

Les ingratitude du métier de trésorier-administrateur

À propos de l'affiche « Casse-CROUS »
d'avril 1987

On a jamais bien su pourquoi. En même temps, personne s'est jamais aventuré à le lui demander non plus.

Peut-être que la Cégète avait décidé qu'elle en avait marre, tout simplement. Après tout, elle nous avait imprimé gratos la course à l'échalote de l'automne 86 avec l'U-id (*Nouveau Campus*, *Unef-Inform*, *AGIR*, et je compte pas les tracts). Auparavant, elle avait pas tiqué sur le *Guide national 1986/87* qu'on avait pourtant renoncé à vendre et même à prodiguer. Bon, faut dire que sa maquette *street art* involontaire déconcertait : par la grâce de leur disposition spéciale sur la page, les articles les plus sérieux et chiants à lire (sur les cursus universitaires, l'aide sociale, la politique du gouvernement dans l'enseignement supérieur, les 10 raisons d'adhérer à l'UNEF, etc.) étaient devenus miraculeusement absurdes et comiques. Dans le genre, un chef-d'œuvre d'avant-garde !

Mais là, assis derrière son immense bureau à Montreuil, Caroff¹ a hoché la tête et m'a dit : — Non !

Puis, les yeux dans les yeux : — Cette affiche... des CROUS, c'est ça ?... Cette affiche, vous vous débrouillerez pour la payer. Tout ce qu'on fera cette fois-ci, c'est vous dégouter une jolie petite imprimerie, pas trop chère, avec qui on a l'habitude de bosser. Dans l'Oise. (*Clin d'œil.*) En plus, comme ça, vous pourrez respirer le bon air de la campagne. Faites juste gaffe aux chasseurs.

À la manière qu'il a eu de me balancer sa came, je devais lui montrer qu'on en avait... du fric ! Alors, les yeux dans les yeux, j'ai rétorqué : — OK ! Ça marche.

Putain, c'est vrai qu'elle était belle, l'affiche ! Pas l'affiche du siècle ni de l'année, on est d'accord ! mais elle nous changeait de la palanquée de laideurs qu'on avait sorties tous ces temps derniers. En même temps, y avait intérêt vu qu'elle coûtait bonbon la peau du fion : quelque chose comme 20 000 F.

Attention, hein ! J'ai pas dit que Caroff nous avait raconté des craques : c'était un travail de qualité pour un vrai prix d'ami ou de camarade. Reste cependant qu'on avait moins besoin d'un ami ou d'un camarade que d'un héritage — ou de l'instauration de la gratuité universelle.

Naguère, Aknine avait remis en circulation l'eau des canalisations et des radiateurs du BN, rue de Clichy, où elle avait gelé deux hivers successifs. Je venais d'obtenir des P&T qu'ils nous laissent la jouissance limitée de notre ligne téléphonique : — Allô ! L'AGE de Machin ?... Bonjour, c'est Chose du BN... Oui. Attends ! Tu peux raccrocher, là ? Et me rappeler derrière ?... Oui, pas de soucis : je suis bien au BN. À tout de suite.

Ces exploits de l'ordinaire constituaient la routine du métier de trésorier-administrateur.

Pour l'affiche des CROUS, j'avais informé, élégant et serviable, l'imprimeur qu'on irait jusque dans sa cambrousse récupérer nous-mêmes les exemplaires commandés, 4 ou 5 000, je crois. Quant au règlement : pas d'arrhes ni de paiement à la livraison (la méfiance tue le commerce), mais un échéancier.

L'échéancier : autant dire, pour qui nous pratiquait à peine un petit peu, l'Okavango des créanciers.



L'affiche collée, les élections aux CROUS passées et perdues, l'été venu — oubliées les échéances ! De toute façon, ça aurait servi à quoi d'y penser puisqu'on en avait toujours pas... du fric ? Rien, *nada*, *nothing*, *nichts*.

Tiens, ça me rappelle, vers cette époque, un huissier qui tenait boutique rue Godot de Mauroy (une sorte d'ancien voisin, qui le savait pas et n'en avait de surcroît rien à foutre). Il avait cru m'impressionner en menaçant de saisir (une fois de plus) le BN. Je lui avais répondu que j'entendais son impatience, mais qu'il aurait à prendre un ticket, comme à la sécu ou à la poste, et attendre son tour dans la file des créanciers. — Plus un kopeck, je dis. À sec !

Malgré tout, je sentais que ça le ferait pas pareil avec la petite imprimerie de l'Oise. Depuis, la Cégète et Caroff étaient revenus à la charge : — Eh « l'UNEF » ! L'affiche « Casse-truc », t'as pas oublié, hein ? Vous en étiez contents, je crois. Maintenant, faudrait penser à raquer.

Bien sûr ! Qu'est-ce qu'il croyait, l'autre ? D'ailleurs je cessais plus d'y repenser : ça rôdait dans ma tête comme le remords d'un vol.

*

Elle était là devant moi, dans mon nouveau bureau du nouveau siège, rue Pailleron : une femme encore jeune, petite et d'allure modeste ; ses yeux n'avaient pas la dureté qu'on associe souvent à cette nuance bleu pâle. Je ne me souviens plus si elle était la patronne de l'imprimerie ou la comptable. Les deux voire. N'importe : elle ne s'était pas découragée. Il existait pourtant une consigne stricte à l'intention de la permanence téléphonique du BN : répéter invariablement que j'étais absent aux correspondants dont j'avais pris soin d'établir la liste et sur laquelle elle figurait en bonne place. À force de ténacité, elle avait quand même fini par m'avoir : en ligne d'abord, puis en m'obligeant à lui accorder ce rendez-vous. Maintenant, elle était là devant moi, la voix posée et l'air calme, mais le maintien droit — déterminée.

Un quart d'heure aura suffi : ses épaules s'étaient voûtées, ses mains trituraient le chèque de 2 000 F que je lui avais préparé et donné sitôt qu'elle était arrivée. Elle avait compris qu'elle n'obtiendrait rien de plus que cette aumône. Je devinais néanmoins son incrédulité. Ce n'était pas faute de lui avoir franchement exposé notre situation, en vain : elle avait remarqué l'aspect moderne, (encore) propre du Bureau national et l'interprétait comme un signe de notre relative aisance ; elle était sûrement en train de le comparer à l'état réel de son entreprise qu'on concourait à enfoncer. Il lui était ainsi plus facile de voir en moi un petit escroc insoucieux et cynique que d'admettre que l'UNEF était une réunion de jeunes rêveurs irresponsables vivant au-dessus de leurs moyens.

Je la raccompagnai poliment jusqu'à l'ascenseur. Elle me jeta un dernier regard, brouillé par la colère et l'humiliation. Je m'obligeai à rester et lui faire face, sans détourner les yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

J'avais soudain honte et ne nous trouvais aucune excuse.

Marc Rossetti, trésorier-administrateur de l'Unef de mars 1987 à novembre 1987.

1 . — Au Bureau Confédéral de la C.G.T., Didier Caroff s'occupait de la logistique interne — la « commission technique ». À ce titre, il était notre interlocuteur naturel dès lors que nous avions besoin d'une aide matérielle.